



Lettre no 2 - Tamatave, avril 2019

Bonjour à toutes, bonjour à tous,

Nous sommes le 15 mars et le temps est venu de vous donner de mes nouvelles. Je profite encore une fois de mon jour de congé, vendredi, pour le faire. Mais ce n'est plus depuis mon salon que je vous écris, c'est face à la mer. J'ai profité de pouvoir quitter mon lieu de vie-travail l'espace d'un instant pour me poser dans un endroit paisible, loin du bruit de l'école. Les histoires et les anecdotes à vous raconter sont tellement nombreuses que les restreindre à quatre pages va être périlleux. Voilà trois mois que la première lettre de nouvelles vous est parvenue. Il va falloir me replonger quelques mois plus tôt, en décembre...

La fête enchantée

Qui dit décembre, dit fin de l'année et... festivités à gogo. Il y a eu mon anniversaire, la St-Nicolas, Noël, Nouvel-An. Plein de belles occasions de se retrouver entouré-e-s et de s'embaumer le cœur, loin de ses proches.

Avant tout cela, j'ai pu faire plus ample connaissance avec mes collègues de travail des divers établissements scolaires dans lesquels je travaille. Pour rappel, il s'agit de quatre écoles FJKM différentes : Thomas Bevan (où je vis), David Jones, Salazamay et Bethlema.

Le proviseur du lycée Thomas Bevan m'a dit de réserver le 8 décembre car il préparait une sortie d'une journée avec tou-te-s les enseignant-e-s de l'école pour que nous puissions passer du temps ensemble et pour me souhaiter la bienvenue.

Monsieur Gidéon, le proviseur, a loué trois bus pour tou-te-s nous acheminer à Foulpointe, sur une belle plage de la côte Est. Nous nous sommes retrouvé-e-s à l'école avant de partir. J'ai sauté dans mon maillot de bain, mes tongs, mis ma serviette autour du cou, attrapé mon petit panier avec ma crème solaire et ma casquette et me suis hâtée de rejoindre le reste du groupe. Et là... je suis restée perplexe en voyant les autres et en me demandant si j'avais bien compris que nous partions une seule journée... Tout le monde avait l'air de partir pour une semaine de vacances avec trois paniers chacun-e. Ils-elles se sont tou-te-s mis-e-s à rire en voyant ma tête et j'ai compris plus tard pourquoi ils-elles étaient chargés à ce point.

Une fois sur place, à l'espace pic-nic, chaque enseignant-e, qui était venu-e avec la famille, a vidé ses nombreux paniers, déroulé les nattes, posé les marmites pleines de riz sur la table, les plats à gratin remplis d'accompagnements et les litres de jus naturels frais du matin. Car bon, ici, quand on fait une sortie ou un voyage, c'est toute la cuisine qui vient avec nous, et c'est plutôt rigolo.

La journée a suivi son cours, avec une bonne baignade dans l'eau cristalline, un repas luxuriant, un atelier tressage de cheveux que je n'aurais manqué pour rien au monde. Tout cela agrémenté d'une belle panne de bus au retour qui n'aura pas réussi à entraver la bonne humeur du groupe.



Sortie des enseignant-e-s à Foulpointe.

Les jours de décembre se sont suivis dans une sorte d'effervescence de fête, certes moins tape-à-l'œil que chez nous, mais néanmoins bien présente. Les stands de bazar kely (le petit marché) se sont parés de leurs plus belles décorations de Noël. C'était à celui qui clignotait le plus vite et avait le plus de guirlandes faisant de la musique.

Faniriana et sa famille m'ont demandé de les aider à décorer leur maison pour l'occasion. Nous sommes donc parti-e-s au marché avec nos paniers sous le bras pour les remplir d'objets plus kitsch les uns que les autres, pour mon plus grand plaisir. Et c'est sur des musiques de fête, à fond la caisse, que nous avons entamé le relooking de leur sapin.



Faniriana, Hentsoa, leur petite fille et leur nièce.

Le jour de Noël est arrivé, et la crainte de se retrouver seule s'est vite volatilisée avec les nombreuses invitations de part et d'autre. C'est finalement chez Faniriana, sa femme et sa maman, Emilienne, que j'ai passé le réveillon. J'ai été accueillie à bras ouverts, comme si j'étais à la maison. Il n'y a pas à dire, les Malagasy sont rempli-e-s de chaleur humaine et de bienveillance pour leurs invité-es. Pour l'occasion, nous avons bougé la table à manger sur le balcon, mangé des côtelettes, des macaronis et ... du riz. C'était un beau moment mais je ne vous cache pas que j'aurais aimé être entourée de ma famille ce jour-là. Ce n'était pas la première fois que je passais les fêtes loin de la Suisse, mais la magie de Noël m'a tout de même manqué avec ses marchés et ses repas en famille qui s'éternisent pendant des heures et des heures à discuter autour de la table.

La météo a fortement participé à ce coup de blues aussi. A Tamatave, il fait extrêmement chaud et humide de décembre à mi-mars, à un point qui dépasse le supportable.

On m'avait prévenue que cette période de l'année allait être la moins évidente. Au début, cela me paraissait vivable, puis, au bout de plusieurs semaines, le fait de transpirer 24h sur 24h devient une sacrée épreuve pour les nerfs. Et la patience est également diminuée. Toute activité est ralentie par la chaleur. Et le comble, tout le monde a attrapé la grippe. Et oui, ici on n'attrape pas froid, mais « on attrape chaud ». Tou-te-s mes collègues sont tombé-es malades les un-e-s après les autres, moi comprise. Il m'est donc arrivé fréquemment de me retrouvée seule avec des classes, et, parfois, cela crée des situations plutôt cocasses. Vu de l'extérieur, on peut voir une enseignante gesticuler dans tous les sens qui tente, par des mimes et des grands dessins au tableau de se faire comprendre par une soixantaine d'élèves qui font tout leur possible pour comprendre ce que j'attends d'eux-elles. Alors, je me suis inscrite à des cours privés de

malagasy afin de pouvoir communiquer avec mes élèves un tant soit peu et leur montrer que je fais également des efforts pour apprendre une nouvelle langue, comme eux.

Dur, dur...

Il y a eu la météo, mais également la dure réalité de la vie à Madagascar qui commençait à m'apparaître réellement, passé la période de découverte et la routine s'installant. Le fait est qu'on arrive dans le pays « blindé-e-s » d'une certaine manière, suite aux formations suivies avant le départ et aux diverses recommandations. En arrivant, je m'étais forgée une espèce de muraille de protection pour ne pas me laisser atteindre par les choses difficiles. Au début, c'est facile de la maintenir, on ne connaît pas encore les gens, nos élèves et collègues sont encore des inconnu-e-s pour nous, on est plein-e d'énergie et de bonne volonté. Puis, vient le moment où on commence à passer du temps avec les autres enseignant-e-s et les élèves, au travail, autour d'un repas, d'un verre, d'une journée. Au fil des discussions, on se rend compte que vivre dans ce pays est compliqué, que ce dernier est gangrené par la corruption et que ses habitant-e-s ont une toute autre manière d'aborder le travail, la vie, les priorités qui sont les leurs. Même si je le savais déjà, mettre des visages sur de la théorie et avoir de l'affection pour les gens que je côtoie a commencé à percer la muraille que je m'étais construite. Et je pense qu'avec les températures de décembre, janvier, février et la fatigue accumulée pendant cette période, le mur s'est petit à petit écroulé et c'est là que le choc des cultures s'est fait pour moi.

Pourtant ce n'est clairement pas la première fois que je voyage, ni que je suis confrontée à d'autres cultures. Mais bourlinguer avec son sac-à-dos de pays en pays et travailler dans un endroit n'est pas du tout la même chose. Dans le deuxième cas, nous partons avec des attentes et des objectifs épinglés sur le front. Les attentes de mes collègues malagasy n'ont pas été simples à cibler, il a fallu du temps pour mettre des mots sur ce qu'ils-elles attendaient de moi et pour m'habituer au rythme local. Il faut dire qu'à Madagascar les gens se dévoilent très pudiquement et exprimer son avis/ses envies est laborieux.

Le comportement des hommes dans la rue, au quotidien, est également une différence culturelle. Passer d'un monde où des grèves féministes se remettent en place et où le #metoo est bien présent à un monde dans lequel on se fait dévisager tout le temps et où les mâles ne se privent pas d'appâter les femmes avec des petits claquements de langue comme s'ils appelaient un chien, à grands coups de « chérie, je t'aime », est gérable les premières semaines, la muraille est encore saillante. Mais lorsqu'elle s'écroule, le harcèlement de rue omniprésent à Madagascar, en tout cas à Tamatave, devient insupportable. Parfois, je laisse couler, mais souvent je m'arrête pour expliquer à ces messieurs que je ne tolère pas leur comportement. La plupart

du temps, ils baissent les yeux et semblent stupéfaits de ma réaction. Je me questionne encore beaucoup sur ce problème et vais d'ailleurs l'aborder avec ma classe de seconde, car je ne comprends pas encore quel est le positionnement des femmes malagasy face à ce sujet de société. J'ai pourtant tenté d'en discuter avec mes jeunes collègues féminines, mais la seule réaction que j'ai pu en tirer a été quelques rires gênés et des regards au sol.

Club de français

Revenons à des choses plus joyeuses, car oui, je vous rassure, il y en a plein ! Et notamment, le club de français que nous animons à trois enseignantes, Mme Clarc, Mme Emilienne et moi-même. Il s'agit d'un cours facultatif parmi d'autres et qui a lieu le mercredi après-midi. Les élèves ont la possibilité de s'inscrire à un club de leur choix. Il y en a pour tous les goûts : danse, plaidoiries, sport, cuisine, couture, etc. Et... français ! Mes deux collègues, ayant appris que je faisais du théâtre, ont proposé que nous montions une pièce dans le cadre du club. Evidemment, elles n'ont pas eu à me convaincre, c'était un grand « oui » d'avance. Le cours n'a pas échappé au choc culturel. Je me suis vite rendu compte que ça allait être une entreprise de haute voltige. Mais quel bonheur de pouvoir monter un projet sur plusieurs semaines avec une classe.

Tout d'abord, il a fallu driller un peu tout ce petit monde. Car, qui dit cours facultatif, dit présence non obligatoire. Et chaque semaine, nous avons un effectif bien différent d'enfants. J'ai dû expliquer aux élèves que nous aurions besoin de rigueur pour préparer une pièce présentable. En parlant de rigueur, j'ai réalisé aussi que ma vision n'était pas la même que celle de mes collègues. Je ne dis pas qu'elles n'en ont pas, au contraire. La leur est juste différente de la mienne. J'ai donc insisté pour que nous nous rencontrions en dehors du club afin de nous organiser un temps soit peu et que nous sachions où nous emmènerions nos comédien-ne-s-pupilles. Après avoir choisi un projet de pièce avec le groupe classe, et montré à mes collègues comment en écrire une, nous avons réussi à collaborer d'une main de maître, par ateliers. La première rédigeait l'acte I avec un groupe d'élèves, la seconde rédigeait l'acte II avec un autre groupe et je m'occupais de la section improvisation-expression orale avec le dernier groupe. Nous avons travaillé ainsi pendant trois semaines afin que chaque groupe d'élèves passe dans les trois ateliers différents. J'ai dû répéter plusieurs fois le fait que la pièce devait être pensée par les élèves et non écrite par les enseignantes. Ça n'a pas été facile pour mes collègues d'entrer dans ce processus. Pour elles, les élèves n'arrivaient pas suffisamment à exprimer des idées, elles considéraient donc qu'ils-elles n'avaient rien à dire. Jusqu'à ce que je leur suggère de faire s'exprimer les groupes en malagasy et non en français pour ne pas les bloquer dans leur créativité, de là à traduire ensuite. Il y a eu un changement radical dans la participation des enfants et nous sommes arrivé-e-s à un résultat plus que satisfaisant.

A présent, nous en sommes au stade où les différents rôles ont été distribués et nous allons entamer la mise en scène dans le but de faire une représentation juste avant mon départ, en juin.

Ce qui est génial avec ce projet, c'est de voir les élèves se révéler lors des ateliers d'improvisation. J'ai face à moi des élèves timides qui entrent dans le rang, au sens propre du terme, et qui n'ont pas l'habitude d'exprimer leurs émotions et soudain, je me retrouve avec des enfants avec des yeux qui brillent suite aux encouragements, qui se révèlent très bon-ne-s comédien-ne-s et qui prennent leur pied. On apprend à montrer des émo-

Lucette

Le 25 décembre, quelqu'un-e a toqué au portail du jardin. Je suis allée ouvrir la porte et tombe nez à nez avec M. Gidéon, Mme Emilienne et Mme Vola qui m'apportaient des cadeaux.

Dans leur hotte, il-elles avaient mis 5 kg de riz, une bouteille d'huile et une oie vivante. Un brin dubitative, j'ai demandé ce qu'il-elles voulaient que je fasse d'une oie. « C'est pour la manger, pardi ! »... J'ai été prise de court et sans oser dire un mot, je me suis retrouvée avec une oie qui broutait l'herbe de mon jardin. Un jour plus tard, elle avait un enclos, une petite piscine, deux canes pour copines et le joli prénom de Lucette.

Il faut savoir qu'ici, on offre des oies comme cadeaux aux personnes importantes. C'est un présent qui coûte très cher ici, d'un montant de 50 000 ariary (environ 15 francs). Et, effectivement, c'est pour les manger.

Mais je n'ai pas pu m'y résoudre. Aujourd'hui, ça fait donc trois mois que nous sommes colocataires, qu'elle me tient compagnie lors des moments lecture-transat' et que je peux récolter des œufs de cane pour le petit déjeuner.



La mascotte du coin, reine Lucette.

tions sans crainte, dans une totale bienveillance, à pousser ses limites. Et ça fait du bien, ils-elles en redemandent et sont impatient-e-s de commencer les répétitions. C'est un moment de partage intense autant pour eux-elles que pour moi.

Le reste des cours se passe bien aussi, comme je le disais plus haut, les attentes de mes collègues ont été difficiles à cerner. Mais, après cinq mois de collaboration, nous y sommes arrivé-e-s. A présent, nous avons su trouver le rôle que je pouvais jouer dans les classes et cela devient plus agréable. J'ai l'impression d'être passée d'animatrice à enseignante, il ne s'agit plus que d'apprendre des chansons mais d'apporter de la pédagogie avec des exercices en lien avec les thèmes en français des différents niveaux. Et je m'éclate !



La classe de CP2, David Jones.

C'est ainsi que s'achève ma seconde lettre de nouvelles. J'aurais pu encore rédiger dix pages, en vous parlant de maintes autres fêtes et événements de l'école, des cours de langue malagasy que je suis, de mes rencontres, de ma visite chez Alexis, des aléas des transports, etc. Mais je dois m'arrêter là malheureusement et j'imagine déjà tout ce que j'aurai à vous raconter dans la troisième et dernière lettre qui sera, très certainement, remplie d'émotion.

Je vous remercie pour votre soutien et vous souhaite une belle suite d'année 2019. A bientôt.



La classe de CM1, Salazamay.

Là aussi, j'ai senti un décalage culturel. Il est difficile pour mes collègues de lâcher prise avec les erreurs des élèves. Dès que j'interroge un-e enfant et qu'il-elle donne une mauvaise réponse, l'enseignant-e la-le corrige instantanément. Et je vois que lorsqu'un-e élève peine à donner une réponse, l'enseignant-e la lui souffle discrètement pour que je ne m'en aperçoive pas. C'est peut-être pour ne pas perdre la face devant moi, ils-elles souhaitent me montrer comme ils-elles travaillent bien avec leurs élèves. Je ne sais pas... et c'est assez compliqué d'amener ce genre de préoccupations sans instaurer de malaise.

T. Schaller

Cette lettre de nouvelles de Tania Schaller vous est adressée par DM-échange et mission, service des Eglises protestantes romandes. Pour soutenir son travail au sein de la FJKM à Madagascar, utilisez le bulletin de versement joint (CCP 10-700-2, projet no 148.7141). D'avance un grand merci!

Tania Schaller
c/o FJKM
Lycée FJKM Thomas Bevan
BP 24 Tanambao V
Tamatave 501, Madagascar
tanciaschaller@gmx.com